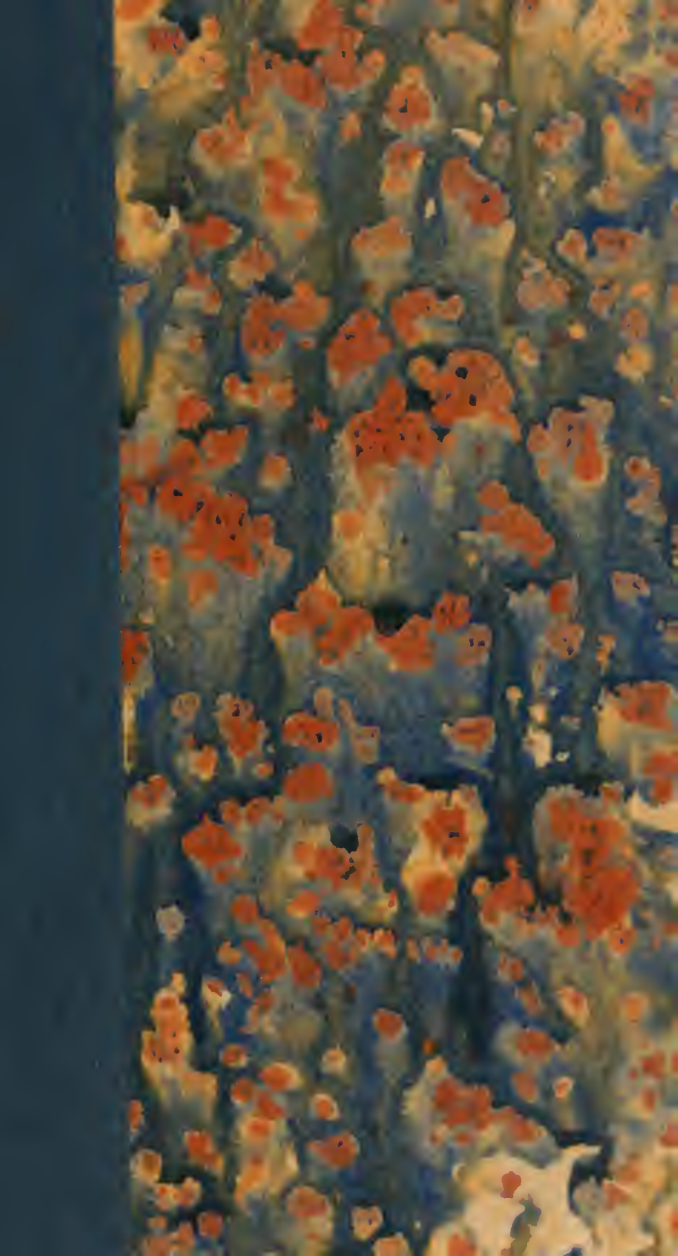


CHARLES GUÉRIN

(HEIRCLAS RÜGEN)

L'Agonie du Soleil

« Joies grises »

PRÉFACE DE GEORGES RODENBACH



PARIS

PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR

28 *bis*, RUE DE RICHELIEU, 28 *bis*

—

1894

Joies grises

Parce qu'on est sorti dans la joie, souvent on revient dans la tristesse; et la veille joyeuse du soir attriste le matin.

Imitation de J.-C. Livre Ier, Ch. xx, 7

DU MÊME AUTEUR

Fleurs de Neige (*épuisé*).

Pour paraître (*en Novembre 1894*) :

L'Agonie du Soleil : II. *Le Sang des Crépuscules.*

CHARLES GUÉRIN

(HEIRCLAS RÜGEN)

L'Agonie du Soleil

I

JOIES GRISES

PRÉFACE DE GEORGES RODENBACH



PARIS

PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR

28 *bis*, RUE DE RICHELIEU, 28 *bis*

1894

IL A ÉTÉ TIRÉ A PART

Quinze exemplaires de luxe numérotés à la presse, savoir :

5 exemplaires sur papier du Japon . . . Nos 1 à 5;

10 exemplaires sur papier de Hollande.. . Nos 6 à 15.

AU POÈTE SUBTIL

DU *SILENCE* ET DES *VILLES MORTES*,

A MON CHER MAITRE

GEORGES RODENBACH

En toute humilité je dédie ces Joies grises.

PRÉFACE

Voici une œuvre sincère : doucement triste, émouvante, comme l'accordéon qui chante dans les rues, le matin. Va-t-on ouvrir, pour l'écouter, quelques fenêtres ; accorder un peu d'attention à cet air qui passe et si discrètement s'afflige?

Joies grises. *Le titre explique bien la chanson, s'il n'élucide pas l'apparente anomalie de ce poète adolescent dont les vingt ans sont mélancoliques.*

Mais j'ai vu dans ma Flandre natale de ces indécis matins de mai, pleins de nuages derrière lesquels il y avait comme une arrière-joie dans le ciel.

Joies grises *m'a rappelé ces aubes de printemps à Bruges...*

C'est donc une délicate surprise de trouver chez ce poète de France un talent qui semble un peu du

Nord, par le rêve, la réserve subtile, la couleur passée des images, ce je ne sais quoi qui est comme du brouillard dans le blanc des pages et se propage sur les mots, les entoure d'un halo, ainsi que fait la brume autour des réverbères.

Nul grand geste; nul cri; aucune de ces plaintes emphatiques, rien de cette allure déclamatoire dont si peu s'exemptent et qui est la mauvaise habitude héréditaire de la poésie française.

Ici tout est chuchoté, comme dans une confidence d'âme, fluide et frais comme une eau qui sort du mystère de sa roche originelle et commence de couler, se divulge, s'ébruite, incertaine de son avenir, indifférente peut-être...

Mais cette eau qui s'épand, on la sent blessée, elle a une tristesse humaine. Le poète a souffert :

J'ai souffert d'avoir cru les femmes éternelles!

Et il le dit — avec des trouvailles de sentiments, d'images, de rythmes — dans une série de pièces détachées que cette peine d'amour faufile d'un lien commun, empreint d'unité; il le dit en des sonnets,

des sextines, des ballades, des rondels, tous ces poèmes à formes fixes dans lesquels il a la grande originalité d'avoir introduit une poésie liquide, aérée, flottante. Et voyez-vous ce charme : du vague dans un moule strict! C'est le charme du visage d'eau morte des Béguines parmi les linges rectilignes de leurs cornettes.

Donc dans ces formes fixes, chères à Théodore de Banville, mais rajeunies ici au point d'être neuves, le poète des Joies grises *a raconté à son tour les inévitables douleurs de l'Amour. Ce sont les maladies infantiles de l'âme. Plus tard on en sourit, parfois, tout en les regrettant. Divines fièvres! Souffrance anémiante ou brûlante dont on ne guérit que par la miséricorde des Choses, en s'attachant aux Choses qui, elles, sont placides, immuables, et qu'on peut aimer toujours comme on aime les morts.*

Le poète des Joies grises *a connu et pratiqué ces bonnes cures : il a lotionné ses yeux aux nuages, rafraîchi ses mains aux fleurs : il a mérité l'amitié des cloches dont plus d'une fois, dans telle strophe, il transcrit délicieusement les conseils ou les reproches.*

Même son âme, trop blessée à la femme, est allée jusqu'au souci du plus minime et du plus impalpable. Il en fait l'aveu (non sans une fierté et une joie légitime de ses raffinements) dans son « Épitaphe pour lui-même » :

Il fut le très subtil musicien des vents
Qui se plaignent en ces nocturnes symphonies ;
Il nota le murmure des herbes jaunies
Entre les pavés gris des cours d'anciens couvents.

Occupation bien vaine, diront la plupart. Mais l'auteur des Joies grises, *qui est un pur artiste, sait comme moi que les poètes font une besogne pleine de conséquences et nécessaire quand, à l'imitation de saint François d'Assise, ils prêchent aux poissons et aux oiseaux.*

GEORGES RODENBACH.

Paris, octobre 1893.

SONNETS

JOIE GRISE

La tristesse des eaux dormantes d'automne
Où tremble comme un rêve l'aile d'un cygne :
Ses yeux; le sang lourd de luxures des vignes :
Ses lèvres, plaie âcre aux fièvres monotones;

Sa voix : l'aveu que le vent chuchote aux arbres
Vers les fins d'octobre frileuses; sa robe :
Du bleu de clair de lune que je dérobe
Dans les parcs aux seins impérieux des marbres.

Son âme : hier désir, demain nostalgie,
Papillon de neige d'étoiles rougie,
Lampe éternelle qui pâlit et flamboie. —

Ma joie, amère vierge, chaste et cynique,
Est grise d'anciens regrets : un peu la joie
Des mères dont est morte la fille unique.

A BAUDELAIRE

Quand tes yeux longs où l'Ombre a laissé son empreinte
Vibraient leur rire noir douloureux comme un glas;
Quand, emplissant les moules que tu modelas,
Jaillissait de ton front l'Inspiration sainte;

Dante railleur, quand tu descendais dans l'enceinte
Du Mal pour en cueillir les Fleurs, mystique et las,
Une lueur divine aux radieux éclats
Illuminait ta face où l'angoisse était peinte.

Maître, tes vers sont trop sublimes pour mourir,
L'argile est éternelle où tu les sus pétrir;
Tu vivras dans le temps, et l'Oubli séculaire,

Cet impie, arrêtant pour toi l'œuvre odieux,
Dressera dans la pourpre immortelle des dieux
Le grand spectre de ton génie, ô Baudelaire.

MERCREDI DES CENDRES

Tout est poussière, tout est triste : je le sais.
Je sais qu'il faut vivre ; et la vie est éphémère.
Je sais qu'il faut aimer ; et la Femme est amère
Et l'Homme passe et se consume en vains essais.

Mais nous sommes les fils divins de la Chimère :
Nous avions l'âpre soif de l'immortalité
Et nous avons trouvé la source où but Homère :
Les seins de marbre, les seins purs de la Beauté.

Quand nous dépouillerons cette robe charnelle,
La Mort nous nimbera d'une gloire éternelle
Dans la pourpre et dans l'or des firmaments vermeils.

Et debout sur le pont des Cieux aux sombres arches
Nous, les aimés des dieux, nous rhythmerons les marches
Nuptiales des étoiles et des soleils.

Mercredi des Cendres, 1893.

L'INDIFFÉRENTE

L'eau coule, le vent passe et murmure : qu'importe
V. H.

Or Elle passe et dans sa marche. Elle foudroie
Indifférente et les Titans et les cirons.
Elle passe et sourit dédaigneuse aux affronts.
Mais la pensée agonise et meurt sous nos fronts,

Une étreinte implacable nous courbe et nous broie
Et le royal soleil s'irradie et flamboie
Et coule, comme une lave d'enfer, sa joie
En nous : après avoir aimé, nous qui souffrons.

Elle crie : Evohé, quand nous chantons les Psaumes
De pénitence. — Et l'Oubli germe sur les hommes
Et les fleurs germent sur les corps putréfiés.

Et les bois sont en rut et vibrent de luxure
Et restent sourds au râle des Crucifiés
Dont saigne vers les cieux l'éternelle blessure.

2 février 1893.

PROFILS ANCIENS

MAGDALAINE

Elle inclina le vase et l'huile parfumée
S'épandit en un flot sur les pieds du Sauveur ;
Puis déroulant ses lourds cheveux, dans sa ferveur
Elle fléchit devant Jésus presque pâmée.

Or voyant cette femme au vice accoutumée
Étreindre les genoux du Chaste — sans pudeur —
La foule fit entendre une sourde rumeur,
Car Magdalaine avait très male renommée.

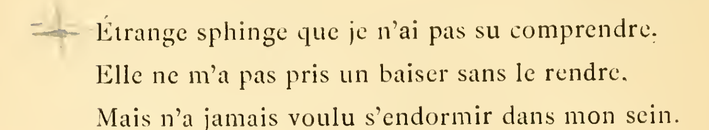
Mais le Christ dit : « Heureux tous ceux qui pleureront
Leurs péchés ; » et lors il la baisa sur le front.
Et l'infini des cieux resplendit dans ton être,

O courtisane ; à ce moment, pâle du feu
Mystique, tu sentis ta pureté renaître
Au contact virginal de cette chair de dieu.

ROSAMONDE

Quand on feuillette un vieux missel, sur le vélin
Soyeux se cachant aux enluminures fines
On s'attarde à des visions de Séraphines
Dont le visage est à la fois chaste et câlin.

J'ai trouvé quand ma vie allait sur son déclin,
En cherchant par hasard dans les bibles marines,
Cette femme mystique aux allures chagrines :
Rosamonde, ma vierge aux doux cheveux de lin.



Étrange sphinge que je n'ai pas su comprendre.
Elle ne m'a pas pris un baiser sans le rendre,
Mais n'a jamais voulu s'endormir dans mon sein.

Aussi, le soir, je la regarde avec malaise
Fredonner à mi-voix une ballade anglaise
En frôlant de ses doigts frêles le clavecin.

ANNAÏK

Tous les matins j'allais la voir à sa chaumière
Et dans l'enivrement calme des prés fleuris,
Chauds de soleil, pleins de grillons jetant leurs cris,
Nous causions sur un banc de l'étreinte première.

Revenez, revenez, souriait la fermière ;
Et je suis revenu souvent, le cœur épris.
Et dans la chambre basse, au crépuscule gris,
Devant l'âtre défait nous rêvions sans lumière.

Or un soir qu'elle était assise à son rouet
Elle me dit : « Je veux exaucer ton souhait; »
Et ses yeux bruns ardents étincelaient dans l'ombre.

Après avoir ôté sa croix — je me souviens —
Elle étendit la main vers l'énorme lit sombre
Et, brusque, m'entraînant par le bras : « Allons, viens. »

YELVA

Yelva la brune en agitant son tambourin
Se berce au hamac tressé de cordelettes fines;
Or elle rhythme d'anciennes musiques câlines
Où l'or des baisers vibre comme un lascif refrain.

Ses lèvres ont bu dans le parfum des tamarins
La brume d'argent qui monte du fond des ravines,
Et sa chair paraît au flot léger des mousselines
Un diamant noir parmi les neiges d'un écrin. —

Le soleil se couche aux penchants roses des collines,
Et ce sont là-bas de vagues sons de mandolines
Qui bruissent et s'en vont et s'éteignent peu à peu.

Et la brune, triste, emmi ses blanches mousselines,
Dans l'attente écoute, assoupissant son œil en feu,
Par delà les bois le chant lointain de l'Oiseau Bleu.

DAÏMI

O mignonne Daïmi, suave chrysanthème
Des Maisons Mauves, viens, Japonaise aux yeux bruns,
Aux yeux voilés d'amour comme Yéso d'embruns.
Aux épais cheveux bleus tressés en diadème.

C'est toi celle que j'ai choisie et toi que j'aime.
J'ai de plus beaux palais que ceux du Mikado.
Je suis riche, je peux t'offrir comme cadeau
Les rubis ou les diamants taillés en gemme.

A toi les sabres recourbés dans leurs fourreaux,
A toi les éventails, à toi les Kamourôs
Prêts à servir les vœux que chantera ta bouche.

Pourvu qu'après avoir fait vibrer le samsin
Jusqu'au soir, tu m'ouvres la tiédeur de ton sein,
Daïmi, futur orgueil et charme de ma couche.

VÉRONIQUE

Filles de Jérusalem, ne pleurez point
sur moi, mais plutôt sur vous-mêmes.

J'ai gravi jusqu'en haut la douloureuse voie
Et lacéré ma chair aux clous sourds de la croix;
Le chemin était rude et debout sur les toits
Le peuple se dressait en insultant sa proie.

Et les soldats joyeux et lâches dans leur joie
En blasphémant crachaient sur moi tous à la fois. —
Or une courtisane, un linge fin aux doigts,
Le passa sur mon front sans peur qu'on la rudoie.

Parce que vous avez essuyé ces crachats,
Pour ces larmes de sang, Femme, que tu séchas,
Pour ce calme dédain de la foule ironique

Et des coups d'un bourreau par les cris irrité,
Le Seigneur ait pitié de vous, ô Véronique,
Quand il décidera de votre éternité.

VEILLES DE DÉPARTS

I

Les veilles de départs, chère âme, sont si tristes,
Si tristes et pourtant si pleines de douceur :
C'est pleurant dans la nuit un rêve qui se brise,
Et le Passé qui chante en lointaines rumeurs...

Et dans les arbres, au dehors, le vent s'afflige :
Et c'est au fond du cœur quelque chose qui meurt :
Les veilles de départs, j'ai la mélancolie
De m'endormir bercé par une main de sœur.

Comme bientôt vous serez l'Absente, des larmes
Troublent nos yeux. — Le vent s'afflige dans les arbres. —
Savez-vous bien que c'est affreux : ne plus se voir,

Être seul à la fenêtre quand il pleuvine,
Et prier seul et se sentir seul dans le soir :
Les veilles de départs, chère âme, sont si tristes.

II

Pourquoi pleurer? pourquoi vous dire ma tristesse?
Car vraiment peu vous importe si je vous aime.
Est-ce pour implorer un adieu plus tendre? est-ce
Pour sentir le Passé toujours vivre en vous-même?

Ma tristesse est le châtiment de ma folie
Amère bue à la splendeur de vos prunelles :
Voici qu'il faut rompre le lien qui nous lie,
Entrer dès aujourd'hui dans l'Absence éternelle.

C'est pourquoi je pleure et suis si triste, chère âme;
Aussi triste qu'hier au soir où nous pleurâmes
Presque, où les angoisses du départ nous émurent.

Bientôt vous dormirez en la Ville lointaine
Et je n'entendrai plus sous les lourdes ramures
Que la plainte très monotone des fontaines.

L'ENFANT PRODIGUE

Surgam et ibo ad Patrem

Quand l'âpre vin de la Luxure eut saoulé mon corps
De mornes parfums, de ses ivresses détestables,
Après les festins terminés en rut sous les tables
Avec les chiennes d'amour, aux yeux morts, aux sens morts,

Je me vautrai dans l'auge ignoble où mangeaient les porcs. —
Ma tête reposait la nuit au fond des étables ;
Les maîtres me fouaillaient la chair, fauves irritables
Ravivant en mon cœur la flamme de mes remords.

Mais comme je goûtais la lamentable amertume
Et qu'il me semblait être plus seul que de coutume,
Je me suis souvenu de Celui que j'ai quitté;

Et voici que je Vous reviens plein de fatigue,
Chargé d'un lourd fardeau de honte et d'iniquité :
« Père, ouvrirez-vous pas les bras à l'enfant prodigue ? »

VIERGES DU NORD

I

Pure, elle a le parfum sauvage du mélèze.
C'est une grande enfant au cœur naïf et droit,
La chasteté transpare à son visage froid,
Si franche qu'elle inspire un étrange malaise.

Et quand, par le soir bleu rêvant sur la falaise,
La brise qui s'éveille onde ses cheveux blonds
Sur son col satiné de neige fins et longs,
Absorbée, elle semble ignorer qu'elle plaise.

Et les papillons blancs, comme autour d'une fleur,
Volent près d'elle et sont jaloux de sa pâleur. —
Elle n'a pas connu le feu de la caresse

Et nul ami ne s'est à sa lèvre altéré.
Aussi ses yeux voilés de frêle enchanteresse,
Mélancoliques n'ont jamais rien espéré.

II

Son charme a la palme calme des chastes choses.
Sa candeur frêle attriste et son amour est faite
De la pudeur des lys et du rêve des roses.

Jadis elle a du naître aux fjords de la Norvège.
Car la brume des songes vierges sur sa tête
Se pose comme un vol de colombes de neige.

J'ai confié ma vie entière à cette femme,
Et le soir où ma paix est descendue en elle,
Sur les cordes d'or pur de la Harpe éternelle,
Les séraphins ont célébré l'épithalame.

Sur terre je n'aurai possédé que son âme,
Papillon des pourpris d'étoiles, fleur céleste;
Aussi d'Elle, après un baiser, il ne me reste
Qu'un fin parfum fané de myrrhe et de cinname.

VERS TRISTES

En lui envoyant une rose et *Fleurs de Neige*

Des vers tristes comme toujours, vers d'amertume
A cette femme, un être cher, un peu moqueur,
Dont s'éloigne le souvenir dans une brume
Grise — très douloureuse angoisse pour le cœur.

Car j'étais mendiant d'amour sous sa fenêtre;
Je m'en venais au crépuscule, bien des fois,
Lui dire une chanson mélancolique à voix
Basse, lui dire une chanson qui la pénètre...

Et voici qu'assombri du chagrin automnal
Des Choses, hier en un coin de parc banal,
J'ai su le charme frêle d'un bouton de rose. —

Puisque l'ivresse de la vie est sans retour,
Par cette rose d'août, séchée à peine éclose,
Sachez toute la tristesse de mon amour.

30 août 1893.

HAREM

Or je suis rongé par de bizarres névroses,
Et mes sens détraqués boivent l'âme des fleurs.
Pour calmer cette soif, quand viennent les chaleurs
J'ai tout un harem en un parterre de roses.

C'est là qu'embaument et vibrent aux moindres causes
Les femmes d'autrefois : Aspasie et Phryné,
Laïs et Marozie en habit satiné,
Après avoir subi plusieurs métamorphoses.

Les pourpres sont devant et les blanches au fond,
En gamme harmonieuse où rien ne se confond.
Et sur un tertre bas, fauve, en pleine lumière,

Ce qui dans les vieux temps fut Ninon de Lenclos
Jaillit entre les feuilles, bouton frais éclos,
Or mauve irradié de la rose trémière.

CLAIR DE LUNE

Ce soir j'étais à la fenêtre à côté d'Elle.
J'ai regardé, pensif, le cœur las, l'âme lasse,
En écoutant la fontaine et sa chanson grêle,
La lueur vague de la lune sur la place.

A travers les tilleuls qu'aucun souffle n'effleure,
Prière dans la nuit douloureuse et lointaine,
Lentement s'égrènait le rosaire de l'heure
Dont chaque note tristement semblait dire : aime.

Aime, je suis le flot qui s'écoule sans trêve,
Le flot rongeur du temps. Et j'ai vu dans mon rêve
Un archange surgir à la Cime éternelle

Accompagné par un splendide et blanc cortège
Des Saintes, qui, sachant tout mon espoir en Elle,
Unissaient nos deux fronts sous leurs ailes de neige.

PÉCHÉ CACHÉ

Je verray mon péché se dresser contre moy.

Desportes. *Psaume.*

O mon Seigneur ! c'est vrai; j'ai commis l'adultère,
Je me suis enivré de la femme d'autrui;
Mais j'ai senti monter le dégoût et l'ennui
Du vin mauvais qui brûle et point ne désaltère.

Le poison qu'embaumait son parfum délétère
A brisé mon vouloir; comme un lâche j'ai fui
L'aveu honteux et j'ai caché jusqu'aujourd'hui
Mon crime, condamné par moi-même à me taire.

Aussi quand s'ouvrira le dernier jugement,
Pour avoir négligé de vivre sagement,
Le Foudroyé me marquera de son empreinte

Et mon Péché dressé — monstre à gorge de fer —
Broyant mon repentir sous son horrible étreinte
Entraînera mon corps aux flammes de l'Enfer.

L'ABREUVOIR

A l'heure délicate où comme de l'encens
Le jour se décompose en molles vapeurs bleues

GEORGES RODENBACH. *Règne du Silence.*

Nous passons la soirée au bord de l'abreuvoir,
Assis au creux moussu du vieux saule qui plie;
Tu penches contre moi ta figure pâlie.
Et muets et songeurs nous restons là sans voir

Les femmes en halette arrivant du lavoir,
Leur panier sur le dos, et la mélancolie
Des grands bœufs courbés sous le joug qui les relie
Et qui pressent le pas car il pourrait pleuvoir.

Et pendant qu'au hasard nous dispersons nos rêves
Dans le Pays lointain aux lumineuses grèves,
Un âne braît là-bas en paissant des chardons.

Et dans le ciel bleu les étoiles s'ouvrent, l'une
Après l'autre, et tout près, dans l'eau, nous regardons
Les vaches au poil roux qui meuglent à la lune.

PRIERE DE L'HEURE TRISTE

Des Lys pour embaumer Ses vers de senteurs frêles
Qui suscitent dans un lointain de mousseline
La très Aimée et Sa virginité câline ;
Des Lys qui chanteront Ses faiblesses pour Elles.

Des Lys mystiques aux blancheurs de tourterelles
Dont le calice pur si chastement s'incline,
Qui croissent au versant caché d'une colline
Où la brise en passant jette ses notes grêles.

Des Lys

Frôleurs qui berceront Son âme à l'heure triste,
Très triste où dans l'âme du Poète persiste
Le nostalgique ennui de l'amour qui le grise. —

O Femmes qu'à genoux jadis il supplia,
Fleurs de rêve, pour dissiper Sa brume grise,
Pour embaumer Ses vers, O DATE LILIA,
Des Lys.

ENVOI

A M. André Theuriet
en lui envoyant *Fleurs de Neige.*

O poète charmeur des tièdes bucoliques,
Vous nous avez chanté les forêts endeuillées
Et l'attendrissement juvénile des feuillées
Qui palpitent sur les amants mélancoliques.

Et vous avez tressé vos strophes en vers simples,
Clairs et souples, marchant à des allures franches,
Sans fard ni pourpre, avec le rire de dents blanches
Des fillettes qui vont au bois cueillir les simples.

Or je viens, moi, le renégat de la nature
Dont l'air de soleil et d'ivresse nous sature,
Non repentant, vous confesser mon sacrilège.

Soyez bon, Maître, et parcourez sans amertume
Ce coin de parc où mes stériles « Fleurs de Neige »
Presques indécises se profilent dans la brume.

LES REPENTANCES

A mon sang j'ai versé les ivresses charnelles;
J'ai laissé dans mon cœur croître les Fleurs du Mal.
— Et quand je m'éveillai de leur songe aromal,
L'abyme m'engloutit qui se trouvait en Elles.

Tout éperdu du fauve éclat de leurs prunelles,
J'ai roulé dans l'oubli du plaisir animal.
— Le temps a fui. Voici venir l'hiver brumal :
Je me meurs d'avoir cru les Femmes éternelles.

Il ne me reste plus que les ardents regrets
De mes folles amours et de l'heur que j'aurais
Si j'avais épousé la Beauté sans vieillesse.

Et maintenant, pécheur soumis et repentant,
Comme aux jours d'autrefois devant vous je m'abaisse :
Souvenez-vous, Seigneur, des prières d'antan.

PLUIE DANS L'AME

Triste nuit! dans mon âme il pleuvine.
O grand cygne blanc, pourquoi donc m'as-tu fui?
L'eau s'est faite sombre où ton sillage a lui.
Les branches bruissent dans la ravine,

Triste nuit! dans mon âme il pleuvine.
Je voudrais dormir; j'ai l'éternel ennui,
Je sens m'étouffer ma peine d'aujourd'hui;
Plaignez-moi car le chagrin m'avine.

Un cerf qui se meurt brame dans le lointain...
O toi qui dans le songe bleu du matin
    Me tendais la volupté divine,

L'eau s'est faite sombre où ton sillage a lui.
    Triste nuit! dans mon âme il pleuvine :
O grand cygne blanc, pourquoi donc m'as-tu fui?

CABARET RETOUR DES INDES

Sur les tables, mêlés aux vases de tulipes
Les moos d'épais cristal et les cruches de grès
Sont étalés pleins de bière et de Skiédam frais
Et tout luisants dans la fumée âcre des pipes.

Et les vieux matelots ridés, fiers dans leurs nippes,
Goguenards et buvant l'eau-de-vie à grands traits,
Font ruisseler les colliers d'or dans les coffrets
Sculptés de l'Inde et lors s'en pourlèchent les lippes.

Or s'assombrissent les vitraux de plomb vermeils
Et déferle la mer lente des lourds sommeils...
Dans le silence la voix grince de l'horloge

Et d'un lit dans lequel il dort douillettement,
Épanoui dans sa fourrure comme un doge,
Le chat noir réveillé pousse un long bâillement.

PALETTE

Les radieux frémissements de ton sein mol
Givrent de frimas las ta splendeur aurorale;
Toutes tes voluptés s'enroulent en spirale
Et dans l'air parfumé vibrent en *la* bémol.

Et tes yeux bleu turquoise allongés sous le k'hol
Allument en mon sang des désirs dont je râle;
Et l'éblouissement et la lueur spectrale
De ta chair m'ont grisé comme de l'alcool.

Et des baisers nacrés le chapelet s'égrène
Indéfini, clavier dont la gamme se traîne
Pour éclater en un accord étincelant.

Je ne résiste plus à la fleur qui me tente
Et je veux mourir dans le charme ensorcelant
Qui vague autour de toi, rose extase flottante.

CHARME DES CHOSES

Je laisse s'infiltrer la calme griserie
Dans mon sang ; les parfums pénétrants des tilleuls
S'éparpillent dans le parc tiède où je suis seul.
Or les *Choses* préludent à la causerie ;

Elles me parlent bas de l'antique patrie,
Des printemps endormis au fond de leurs linceuls ;
Mon âme unit sa voix à celle des glaïeuls :
Dans le recueillement je me souviens et prie.

Je communie avec ceux qui me furent chers,
L'enivrement divin s'empare de ma chair.
Songeur je vais à Lui; l'Incréé me réclame,

Invincible langueur son baiser me dissout;
Il passe dans mon corps comme un souffle de flamme
Et je m'ensevelis dans le sein du Grand Tout.

POUR ELLE

Oh! ces maisons avec des lézardes aux flancs,
Dans de très vieux quartiers pauvres abandonnees,
Où le soir à travers les toiles d'araignées
Filtrent parfois des rayons de soleil sanglants!

Rappelez-vous ces masures aux murs croulants,
Lys d'arrière-saison aux tiges inclinées,
Quand en chute sans fin les mois et les années
Auront neigé sur vous comme des flocons blancs.

Souvent vous sentirez vers les déclins d'automne
Où le Temps hâte son pas sûr et monotone
Glisser sur votre front parmi vos cheveux gris

Le baiser triste et doux de la mélancolie;
Et dans le souvenir des rêves défleuris
Tu penseras peut-être à celui qui t'oublie.

23 septembre 1892.

MIMOSAS MORTS

Dans les parcs sombres des villas silencieuses
Où se bercent les pins chanteurs aux ombres grêles
Autrefois j'écoutai la divine Mer Bleue
Incessamment mourir son flot au bas des grèves.

Nostalgique pays, dont l'air parfumé leurre
Ceux qui s'en vont, pays tiède où les jours s'égrènent
D'azur et la Vie onde à onde comme un fleuve
Calme et sans rives, Provence, je vous regrette

Amèrement. Et ces mimosas morts m'émeuvent,
Cueillis un soir ensoleillé près d'une église
Et que j'ai retrouvés dans un vieux livre d'heures.

O fleur, adieu, fleur des poètes que minèrent
Les voluptés, ô fleur d'or clair qui symbolises
L'amour pâle des courtisanes poitrinaires.

NOSTALGIE EN BLEU MINEUR

Caressant souvenir votre voix tinte
En moi. Dix heures sonnent au beffroi
Et la lune plane au ciel d'un bleu froid,
Glaçant les tilleuls de sa pâle teinte.

Dans un songe lourd mon âme est éteinte;
Je ne sens plus, je laisse sans effroi
Mon être sombrer dans la nuit qui croît...
D'un étrange mal mon âme est atteinte;

Tout en moi devient bleu, follement bleu;
Il vibre du bleu dans ma tête en feu
Et, sous quels doigts? mélodieuse vague

Un piano expire du Widor...
A la dérive mon rêve divague,
Les étoiles dorment leur sommeil d'or.

LE REPOSOIR

Une lampe juive à sept becs flotte au plafond;
Elle épand sa lueur calme sur les divans
En lainages de Perse et sur les paravents
Aux chamarrures d'or rutilant dans le fond.

Et par ce demi-jour tiède tout se confond :
Les magots bigarrés et les Aras savants;
Dans l'aquarium glauque les poulpes vivants
Et sous la cheminée un grand singe bouffon.

Et dans un fauteuil bas couvert en satin rose
Elle boit de l'éther; ses crises de névrose
Sèment de longs éclairs à travers ses yeux las;

Et, bleutés sous le fin treillis de la babouche,
Exhalant des senteurs mystiques de lilas,
Ses deux pieds parfumés reposent sur ma bouche.

A CELLE QUI N'A PAS VOULU

Ah ! quand vous m'avez dit : « Passez votre chemin,
je ne suis pas pour vous, » oui, j'ai perdu courage,
Et j'ai fléchi le front devant l'affreux outrage
De votre main fermée, et repoussant ma main.

Le temps me vengera. Prenez garde à demain,
Madame, vous courez au terrible naufrage ;
Il viendra le jour où vous verrez avec rage
Votre peau se jaunir comme un vieux parchemin,

Et vos cheveux tomber givrés de neiges blanches;
Vous sentirez vos bras se faner dans vos manches
Et vous vous souviendrez de votre cruauté.

Je ne vous plaindrai pas quand la vieillesse avide.
Vous tiendra; la place où battait mon cœur est vide:
En m'arrachant l'espoir vous m'avez tout ôté.

CLOCHES DES RAMEAUX

D'un livre futur.

La voix des cloches dans l'air bleu tinte et s'afflige.
De cette fête des Rameaux pour moi s'exhale
Chaque année une tristesse amère. Qu'y puis-je ?
Car ma tristesse, elle est mortelle, elle est fatale.

Et moi qui viens chercher la paix vraie à l'église
Je vois, le trouble au cœur, prier les âmes calmes,
Et dans la nef qu'un chœur d'enfants mélancolise,
Pendant que se bénissent le buis et les palmes,

Moi j'apporte, joignant les mains, courbant le front,
Tous mes lys morts, qui peut-être refleuriront
Dans l'eau sainte et dans les parfums purs du cinname.

Seigneur Christ, qui, lisant jusqu'au fond de mon âme,
Savez que j'ai souffert aussi ma Passion,
Ne me refusez pas la bénédiction.

Rameaux 1893.

ÉPITAPHE POUR LUI-MÊME

Il fut le très subtil musicien des vents
Qui se plaignent en de nocturnes symphonies ;
Il nota le murmure des herbes jaunies
Entre les pavés gris des murs d'anciens couvents.

Il trouva sur la viole des dévots servants
Pour ses maîtresses des tendresses infinies ;
Il égréna les ineffables litanies
Où s'alanguissent tous les amoureux fervents.

Un soir, la chair brisée aux voluptés divines,
Il détourna du ciel son front fleuri d'épines
Et se coucha, les pieds meurtris et le cœur las. —

O toi, qui, dégoûté du rire et de la lutte
Odieuse, vibras aux sanglots de sa flûte :
Poète, ralentis le pas : cy dort Heirclas.

SUR LA DERNIÈRE PAGE

Dite en mineur la messe d'amour triste, clos
Le missel pour toujours, je songe à toutes celles
Pour qui j'ai fait jaillir ces vives étincelles,
Les rimes, pour qui j'ai poussé d'amers sanglots.

O lys blancs, au jardin du Paradis éclos,
En la Communion, j'ai laissé des parcelles
Sanglantes de mon cœur dans vos corolles frêles,
Mais j'ai pu respirer vos parfums à longs flots.

O Femmes que j'aimai, Femmes, soyez bénies,
Car vous m'avez versé les langueurs infinies.
En mes vers se sont attardées vos chères voix

D'avoir surpris au fond d'une chambre endormie
Un clavecin se plaindre aux baisers de vos doigts. —
O mes sonnets, soyez dédiés à l'Amie.



SESTINES

GRELOTS D'OR

Une longue rumeur s'envole du lointain;
Les forêts et les champs s'emplissent de murmures
Et, fuyant à travers le rose du matin,
Grêles et déroulant leur rosaire argentin,
D'agrestes carillons étreignent les ramures
Et baignent les buissons où rougissent les mûres.

Le soleil est joyeux et les fraises sont mûres
Et l'été va venir et l'hiver est lointain.

Et les oiseaux qui font l'amour dans les ramures,
Et les chênes pensifs, et les vagues murmures
Des roseaux se penchant au miroir argentin
Des sources, chantent tous le radieux matin.

Puisque notre vie est encor à son matin,
Soyons en fleurs comme elle, allons cueillir les mûres,
Allons semer aux bois notre rire argentin,
Et l'on nous entendra courir par le lointain;
Pour nous s'épaissiront les fourrés; les ramures
Des arbres causeront avec de doux murmures :

« O jeunes fiancés, enfants dont les murmures
« D'amour, frais et vermeils comme un dieu du matins
« Font frémir les muguets et les grandes ramures,
« Quand les frêles mûriers auront perdu leurs mûre,

« Souvenez-vous de votre amour déjà lointain.
« Près de l'albe fontaine au babil argentin;

« Les soirs d'automne où tremble un clair timbre argentin
« De pendule, écoutant se mourir ses murmures,
« Votre premier baiser vous paraîtra lointain;
« Vous vous rappellerez alors ce beau matin
« Où je vous ai prédit des douleurs bientôt mûres,
« Vous vous rappellerez les antiques ramures... »

Et le son va s'éteindre en l'ombre des ramures
Des chevrettes tintant leur grelot argentin.
— Chère, tes lèvres sont pourpres comme les mûres. —
L'air vibre de chaleur et de fauves murmures
D'abeilles sur les fleurs. Jouissons du matin,
Et sur l'herbe dormons en un rêve lointain.

Et par le Lointain bleu, voluptueux murmures
Du matin, la brise au bruissement argentin
Par les ramures passe et balance les mûres.

LYS D'AUTOMNE

Par un après-midi silencieux d'automne.
Dans votre chaud boudoir fleuri de bibelots.
L'heure m'a paru courte, avant si monotone.
Car vous regardant, Chère, et votre enfant mignonne,
Assis sur un divan, causant les yeux, mis-clos
J'ai rêvé d'un grand Lys au Paradis éclos.

Oh ! qu'est-il de plus doux que les rêves éclos
Dans une chambre tiède, à la nuit, quand l'automne

Jette son jour blafard sous les rideaux mi-clos,
Et qu'en l'obscurité brillent les bibelots;
C'est un livre froissé par une main mignonne,
C'est le feu qui poursuit sa chanson monotone...

Et pendant qu'au dehors la rue est monotone,
On écoute les mots sur vos lèvres éclos,
On songe aux yeux profonds d'une ondine mignonne,
On sent revivre en soi tous les amours d'automne,
Et jetant des regards vagues aux bibelots
On rêve d'un grand Lys et d'un grand Lys mi-clos.

Je le rêvais croissant dans un jardin mi-clos
Par des rosiers lointains en ligne monotone,
Et des anges comme on en voit en bibelots,
Penchés, cueillaient des fleurs aux massifs frais éclos;

Ils avaient la douceur qu'a la première automne,
Et portaient l'auréole à leur tête mignonne.

Toute blanche, la Fleur sur sa tige mignonne
Abandonnait au vent ses pétales mi-clos,
Et parfumait l'Eden plein de senteurs d'automne
Avec sa chasteté divine et monotone...
Puis tout a fui, le Lys et les rosiers éclos;
Mon rêve s'est perdu parmi les bibelots.

— Une calme lueur frôle les bibelots
Du boudoir, la lueur de la lampe mignonne.
Ils sont vite fanés, tous mes désirs éclos;
Malgré la lueur rose et les volets mi-clos.
Je me souviens combien la Vie est monotone.
Et mon cœur s'est empli des tristesses d'automne.

L'automne, en ce boudoir aux frêles bibelots,
Quand monotone la bise souffle, mignonne,
Les yeux mi-clos, lisez mes vers un soir éclos.

BALLADES

BLANCHEFLOR

Un vol de grandes ailes blanches
De son duvet couvre le sol;
Un lourd silence emplit les branches
Où le nid dort du rossignol.
Tout est frais et pur comme un col
De cygne. Radieux cortège.
Les flocons ont posé leur vol,
Les arbres sont poudrés de neige.

A la fenêtre tu te penches,
Et le satin bleu traître et fol
Laisse l'ivoire de tes hanches
Onduler comme un fleuve mol;
Et tes yeux obombrés de k'hol
Sous le cil d'or qui les protège
M'enivrent de leur alcool :
Les arbres sont poudrés de neige.

Dans ton peignoir aux longues manches,
Rose et clair comme un parasol,
Joue un peu notre air des dimanches,
Cette sonate en *la* bémol;
Sur mon tambourin espagnol
Peut-être t'accompagnerai-je
Avec l'unique note en sol.
Les arbres sont poudrés de neige.

ENVOI

Un vol de baisers suit un vol
Encor, en l'heure qui s'abrège :
Au soleil pourpre et girasol
Les arbres sont poudrés de neige.

LES PAUVRES AU CABARET

Ils vont trébuchant dans le brouillard gris,
Sur les pavés ronds, par les flaques noires,
Le long des faubourgs aux murs rabougris,
Les habits trempés, claquant des mâchoires,
Rêvant de lits chauds et de bassinoires,
Deux poètes vont. Dans l'éloignement
Les cloches des couvents toussent péniblement.

Or un cabaret aux saignants pourpris,
Où stagne l'absinthe au fond des armoires,
Va leur offrir gîte à modeste prix ;

Ils se griseront d'amours illusoires
En se racontant de folles histoires...
Deux poètes vont à moitié dormant;
Les cloches des couvents toussent péniblement.

Devant les flacons et les goujons frits
C'est un chuchotis de joyeux grimoires
Où des Kobolds roux avec des Houris
Sont entremêlés en l'éclat des gloires;
Et les seins neigeux et les blancs ivoires
Des ventres polis... Dolce enivrement
Les cloches des couvents toussent péniblement.

ENVOI

Posant sur la table aux airs dérisoires
Leurs coudes troués à luisantes moires,
Ils ronflent tous deux. — Dans l'éloignement
Les cloches des couvents toussent péniblement.

LES RHYTHMES D'OR

Les Soleils d'automne brumeux
S'emplissent de mélancolie :
Poètes, nous sommes comme eux.
Sous la tristesse qui nous plie,
Que les grelots de la Folie
Sonnent toujours, sonnent encor,
Et pour que notre cœur oublie,
Faisons vibrer nos rhythmes d'or.

Jeunes pages aventureux,
Décrochons de leur panoplie
Les armures des anciens preux
Et lançons-nous dans la tuerie ;
De nos rimes avec furie
Accompagnant le son du cor
Dans les montagnes d'Asturie,
Faisons vibrer nos rhythmes d'or.

Qu'importe que nos vers soient creux,
S'ils brillent sous l'orfèvrerie.
Les grands seigneurs sont généreux ;
La rime est une pierrerie
Que pendant une rêverie
Nous jetons de notre trésor,
Comme les rois de la féerie ;
Faisons vibrer nos rhythmes d'or.

ENVOI

Pendant que notre âme assouvie
Dans le Rêve éternel s'endort,
Poètes, dédaignant la Vie,
Faisons vibrer nos rhythmes d'or.

HASCHICHADÉES

O Rêve! la campagne est grise!
Les feuilles aux doux frisselis
Sous les caresses de la brise
Bruissent : les voix des bengalis
Tourbillonnant autour des lys
Bercent le Sérail qui s'endort ;
L'amour descend des cieux pâlis :
O Nuit, clos tes cils d'or.

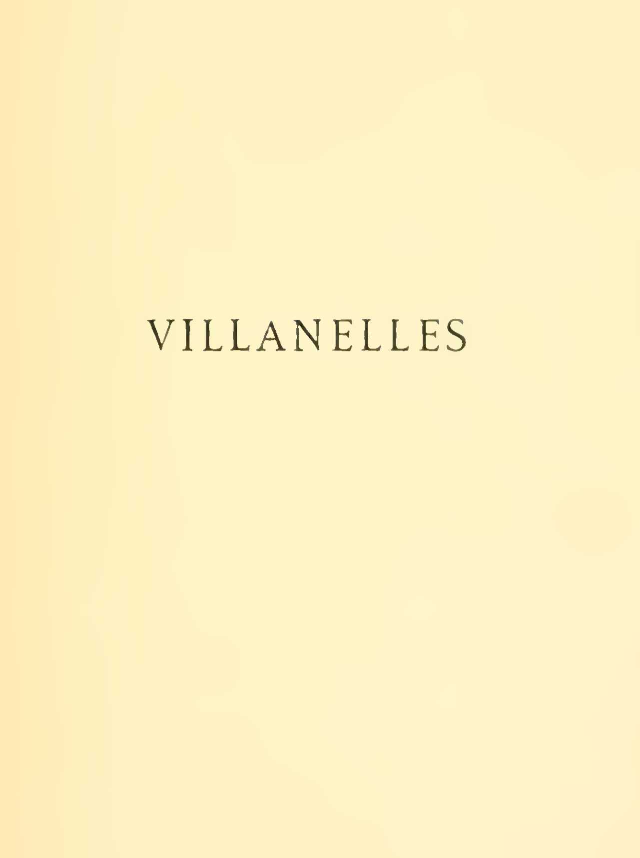
Un rhythme de grelots qui grise;
Une almée aux ongles polis;
De la lumière qui s'irise
Sur la pourpre vive des lits,
Sur les oreillers amollis;
Des pas furtifs au corridor,
Myrrhe, cinname, nérolis?...
O Nuit, clos tes cils d'or.

Chevelure rousse qui frise,
Et je ne sais quel gazouillis
De lèvres rose-de-cerise,
En trilles très frêles jaillis;
A travers de minces treillis,
Des palombes, neigeux essor,
S'envolent de lointains taillis :
O Nuit, clos tes cils d'or.

ENVOI

Amenant les tièdes oublis.
— Depuis longtemps déjà le cor
Sonne de mornes hallalis! —
O Nuit, clos tes cils d'or.

VILLANELLES



LA

CHANSON DE LA BIEN-AIMÉE

La chanson de la Bien-Aimée,
Comme un trille d'oiseau siffleur,
Monte dans la nuit parfumée.

L'entendez-vous sous la ramée,
A travers les pommiers en fleur,
La chanson de la Bien-Aimée?

Comme une vivante fumée,
Son rhythme subtil et trembleur
Monte dans la nuit parfumée.

Et quand vient l'heure accoutumée,
Où s'exhale par la chaleur
La chanson de la Bien-Aimée,

Le cri de l'oiselle pâmée
Sous le baiser de l'oiseleur
Monte dans la nuit parfumée. —

C'est une berceuse enflammée,
Musique, parfum et couleur,
La chanson de la Bien-Aimée;

Et toujours mon âme est charmée
Quand, appel tendre et cajoleur,
La chanson de la Bien-Aimée
Monte dans la nuit parfumée.

LES YEUX D'ELLE

Ils sont comme la violette.
D'un bleu mystique et très lointain,
Où le bleu du ciel se reflète.

Aux frais parfums de cassolette.
Aux doux friselis de satin,
Ils sont comme la violette.

Ses Yeux sont emmi la voilette,
Comme les étangs, le matin,
Où le bleu du ciel se reflète.

Emplis d'une flamme follette
Qui leur donne un peu l'air mutin,
Ils sont comme la violette.

Au-dessous de la bandelette,
Ils sont le bleu du mont lointain,
Où le bleu du ciel se reflète.

Tes yeux, gentille bachelette,
Sont pour tous les sens un festin :
Ils sont comme la violette
Où le bleu du ciel se reflète.

RONDEAUX

LES ELFES

Le soir, les Elfes bleus dansent sous le couvert,
Au bruissement que font les joncs de l'étang sombre,
Quand le soleil, mourant derrière les monts, sombre,
Et que la lune plane au-dessus du bois vert.

Le passant attardé les voit dans la pénombre;
Il se hâte, et regarde à l'entour, l'œil ouvert,
Le soir.

Les Elfes accourus, multitude sans nombre,
L'ont couronné de thym et de gris vétyver;
Ils l'entraînent... — le choc sec du bec du pic-vert,
Contre les troncs, se fait seul entendre dans l'ombre
Ce soir.

CÉCILE

Ses cils sont de blonds fils de limpide succin,
Sur sa prunelle fauve abaissés à dessein :
Sa prunelle de flamme — où le soleil s'irise,
Où vogue un cygne noir sur un lac vert ; — qui grise
Et laisse filtrer en l'âme un désir malsain.

Vénus a mis sa fleur de pourpre à chaque sein,
Et ses cheveux au vent sont d'or comme un essaim ;
Son nom a la douceur d'un friselis de brise :
Cécile.

Et le soir, c'est étrange. Un esclave abyssin
Nous apporte du punch flambant dans un bassin.
Et je bois, et voici qu'à la fin de la crise,
La chambre ensevelie en une tiédeur grise,
J'entends vibrer sous les accords du clavecin
Ses cils.

MÉLODIE PAIENNE

Venez ce soir, m'amie, à la vesprée ;
Pendant qu'au bourg on danse la bourrée,
Vous passerez par la porte du clos.
Et je vous attendrai sous les bouleaux,
Près de la source au soleil empourprée.

Dans la forêt de muguets diaprée,
Par nos pas surprise fuira l'Orée,
Et nos voix feront vibrer les échos.
Venez ce soir,

Et je vous dirai, ô mie adorée,
Mon amour à vos lèvres murmurée,
Éclose en baisers sur vos yeux mi-clos;
Et dans votre gorge aux clairs et blancs flots
Si vous voulez que ma main égarée...

Venez ce soir.

POUR SON PEIGNOIR ROSE

Son peignoir rose est en dentelle,
Sa peau blanche est de fin satin ;
Quand elle joue un andante, elle
Est plus fraîche que le matin.

C'est un gentil petit lutin.
Qui de son nom s'appelle Estelle :
Elle a le nez court et mutin,
Son peignoir rose est en dentelle ;

Elle est très douce, sa prunelle,
D'un bleu magnétique et lointain ;
Sa gorge est ferme qui pantelle,
Sa peau blanche est de fin satin.

Elle me traite avec dédain,
Se montre folle et solennelle,
Et dans le kiosque du jardin
Quand elle joue un andante, elle

Évoque quelque grand lys frêle,
Quelque mystique chérubin
Des pages de missel, dont l'aile
Est plus fraîche que le matin.

Et tous les jours je me rappelle,
Qu'un soir au détour du chemin,
En revenant de la chapelle,
J'ai senti frémir sous ma main...
Son peignoir rose.

RONDELS

LA VIERGE AUX NARCISSES

O les narcisses balancés par un vent tiédi, sous la brume,
En un parc sombre et très lointain, ombré de frémissants aylanthes...
Or la Vierge en tunique blanche aux franges de pourpres sanglantes
Frôle sa mandore d'argent triste et vibrante d'amertume.

Chaque soir elle s'en vient là, frêle et rose, à l'aubal costume,
Dans le parc en mer-ancolie, écouter les plaintes des plantes;
O les narcisses balancés par un vent tiédi, sous la brume,
En un parc sombre et très lointain, ombré de frémissants aylanthes...

Et tendre, épandant de ses yeux son regard voilé qui parfume,
En des rhythmes mélodieux, en des notes graves et lentes,
Elle dit les dégoûts amers et les étreintes nonchalantes
De la chair, pendant que Psyché meurt d'un amour qui la consume
O les narcisses balancés par un vent tiédi, sous la brume...

ACACIAS BLEUS

Comme de blancs bouquets de jeunes fiancées.
Les acacias bleus bruissent près de l'étang;
Et sur l'eau morte où leur feuillage gris s'étend
Nous faisons retomber nos rames cadencées.

Or laissant frissonner leurs cimes élancées.
Dans la caresse du clair de lune éclatant,
Comme de blancs bouquets de jeunes fiancées.
Les acacias bleus bruissent près de l'étang.

Et les vagues s'en vont, mollement balancées
Sous la barque, et par la nuit tiède, l'on entend
Un rossignol dans la forêt au loin chantant ;
Et la brise d'amour fait fleurir nos pensées
Comme de blancs bouquets de jeunes fiancées.

LA PLAINTE ÉTERNELLE

Veterem in limo ranæ cecinêre querelam.

Si triste en sa douceur, leur mélopée au long des talus,
Quand, chargé de parfums, le vent du soir emplit les roseaux
Et chasse devant lui les nénuphars bercés sur les eaux,
Au bruissement dolent des saules noirs aux troncs vermoulus.

Voilà qu'elle s'éloigne en faiblissant, revient par reflux
Monotones, des bois où se sont tus les chants des oiseaux,
Si triste en sa douceur, leur mélopée au long des talus,
Quand, chargé de parfums, le vent du soir emplit les roseaux.

Et la plainte éternelle a rappelé ceux qui ne sont plus.
Étendant sur notre âme, en un linceul de deuil, leurs réseau
Les Souvenirs pâlis filtrent leur pluie en nous jusqu'aux os.
On écoute, en songeant que vous mentiez, ô temps révolu
Si triste en sa douceur, leur mélopée au long des talus.

CLOCHES DE TEMPS GRIS

Les cloches, c'est si douloureux par les temps gris,
Quand on est étendu devant la cheminée,
Quand grince une gouttière et des voix d'hommes gris,
Et la flamme des troncs de chênes rabougris
Tremblant le long de la muraille illuminée...

Les cloches ont jeté leurs durs rhythmes aigris
Comme des moineaux francs que l'orage a surpris,
Dont la troupe s'est sur les toits disséminée.

Les cloches, c'est si douloureux par les temps gris,
Quand grince une gouttière et des voix d'hommes gris,
Quand on est étendu devant la cheminée.

L'Esprit triste du bois fait craquer les lambris;
Au grenier, à petits pas, trottent les souris;
Devant ma porte, la face parcheminée,
Passe un paysan, sa besogne terminée.
Un grand silence. Plus de pluie et plus de cris :
Les cloches, c'est si douloureux par les temps gris.

Novembre 1891.

PRÉLUDE SUR LA FLUTE

De la musique avant toute chose!
PAUL VERLAINE.

Au verger vague un vent frais frôle les fleurs frêles;
La source sourd, au son subtil, sous les saulées,
Et meurent les murmures d'amour des Aimées,
Aux chants chastes, aux yeux de jais, aux gestes grêles.

Elles passent, princesses pâles dont s'éprennent
Les poètes; et parmi les palmes pourprées,
Au verger vague un vent frais frôle les fleurs frêles,
La source sourd au son subtil sous les saulées.

Le soleil sombre au sein du soir, la nuit sereine
Au charme calme monte, et l'âme des ramées
Rêve aux roses d'aurore en robes de rosée...
Et voici que s'en vont les vierges Irréelles :
Au verger vague un vent frais frôle les fleurs frêles.

GUDULE

Hir name is in a note of the nyhtigale

Son nom est très doux, on l'appelle Gudule;
Elle a les yeux bleus et le type flamand,
Elle parle bas et très nonchalamment,
Et moi je sais bien ce que sa voix module,

Quand près des vitraux de plomb — au crépuscule —
Elle a murmuré ses baisers à l'amant...
Elle a les yeux bleus et le type flamand,
Soñ nom est très doux, on l'appelle Gudule;

L'or de ses cheveux comme une mer ondule,
Mer sous un coucher de soleil s'enflammant. —
L'astre de l'amour s'éveille au firmament,
Le lit est dans l'ombre, et tinte la pendule :
Son nom est très doux, on l'appelle Gudule.

LUCIENNE

Un silence charmeur plane sur l'atelier;
Les stores sont baissés, close la persienne,
Et sèches dans un grand vase en terre de Sienne
Somnolent des feuilles de roses par milliers.

« Pour ton ami, ne te laisse pas supplier
Et fais vibrer encor la viole, Lucienne. »
Un silence charmeur plane sur l'atelier;
Les stores sont baissés, close la persienne.

Mes bras enroulés à tes pieds comme un collier,
Tu chanteras en *la* quelque ballade ancienne,
La ballade d'amour d'une musicienne
D'autrefois... Qu'il fait bon ainsi tout oublier. —
Un silence charmeur plane sur l'atelier.

LE ROSAIRE DES CLOCHES

I

Les cloches dans leurs tours égrènent un rosaire
Mélancolique, par l'air d'une nuit d'été.
Or j'ai bu le poison aux yeux de la Beauté,
Et j'ai peine à ne pas crier sous ma misère.

O lourd ciboire où le damné se désaltère !
O coupe d'or sanglant où dort l'eau du Léthé !...
Les cloches dans leurs tours égrènent un rosaire
Mélancolique, par l'air d'une nuit d'été.

Dans le fleuve qui roule au pied du quai, l'eau claire
Semble me dire : « O pauvre homme déshérité,
« Viens, tu seras heureux dans ton éternité. »
Mais les cloches là-bas tristement en colère,
Les cloches dans leurs tours égrènent un rosaire .

II

Je devrais l'écouter l'eau claire cependant,
L'eau claire, paradis de l'immuable Rêve,
Où l'amour avec les sirènes de la grève
Met le calme éternel au fond du cœur ardent;

Et j'en pourrais chasser le souvenir mordant
De la Vie — autrefois — qui fut mauvaise et brève.
Je devrais l'écouter l'eau claire cependant,
L'eau claire, paradis de l'immuable Rêve. —

Je suis resté debout sur le seuil, regardant
Mon Soleil se coucher; je sentais fuir la sève
Par ma blessure ouverte et s'écouler sans trêve;
Et ce jourd'huy que l'Astre est mort à l'Occident,
Je devrais l'écouter l'eau claire cependant.

III

Sans plaintes j'ai gravi de douloureux calvaires,
Car ici-bas il n'est pas de mal éternel,
Car j'oubliais la Terre et je songeais au Ciel.
En me courbant le long de ces chemins sévères;

Et j'ai pu quelquefois cueillir des primevères
Dans le sable à côté des ronces. — Solennel,
Sans plaintes j'ai gravi de douloureux calvaires,
Car ici-bas il n'est pas de mal éternel.

Mais j'ai goûté vraîment aux tristesses amères,
Le jour où, défaillant au gibet criminel,
La Femme m'a tendu l'éponge avec le fiel;
Et depuis refoulant de terribles colères,
Sans plaintes j'ai gravi de douloureux calvaires.

IV

O Femme, ange mauvais, si tu m'entendais rire
Aux portes du Néant, rire en te maudissant,
Tu sentirais en toi se figer tout ton sang,
Et flamber ton cerveau sous le fouet du délire.

Par l'Enfer où je vais, n'essaye pas de lire
Dans mon âme, livre de haine éblouissant...
O Femme, ange mauvais, si tu m'entendais rire
Aux portes du Néant, rire en te maudissant.

A l'heure de briser mon génie et ma lyre,
Devant l'œuvre fatal, je recule impuissant,
Et doublement damné, plein d'un spectre effrayant,
Je mêle dans la mort le blasphème au martyre.
O Femme, ange mauvais, si tu m'entendais rire.

. . . .

V

. . . .

Il s'est fait tendre et doux le rosaire des cloches,
Et mon cœur ulcéré comprend ce qu'il me dit,
De la voix calme du séraphin au maudit,
Voix calme qui s'emplit sourdement de reproches.

Un long frémissement court dans les arbres proches,
Et comme un pardon lent qui jamais ne finit,
Il se fait tendre et doux le rosaire des cloches,
Et mon cœur ulcéré comprend ce qu'il me dit.

Je pardonne à la Femme, et debout sur les roches
J'écoute ce chant pur, ouaté comme un nid,
Ce chant dont chaque note est sainte et me bénit;
Plein de pardons confus et de vagues reproches,
Il s'est fait tendre et doux le rosaire des cloches,

VI

Les cloches dans les tours ont cessé leur rosaire;
De l'eau claire à pas lents je me suis éloigné.
D'une aurore lointaine et mystique baigné,
Je vois la lueur poindre en mon triste mystère.

Et je renais de mon tombeau moins solitaire,
Car le sang fut fécond que mon cœur a saigné.
Les cloches dans les tours ont cessé leur rosaire;
De l'eau claire à pas lents je me suis éloigné.

Or la Nuit morne agonise ; l'Aube rose erre
Sur les lèvres du ciel où les deuils ont régné.
Et voici refleurir ce que j'ai renié,
Et tout chante et tout rit de nouveau sur la terre :
Les cloches dans les tours ont cessé leur rosaire.

TRISTESSE DE MOURIR

Corbillard de mon sommeil.

ARTHUR RAIMBAUD.

'riste! mourir si jeune, en une chambre tiède et silencieuse.
vec le bercement dans la fièvre du seul frisson de pendule.
t les rideaux épais tourmentés d'un pli lourd qui dans l'ombre ondule,
t la guimpe de neige et les pas mollissants de religieuse;

ur un coin du fourneau, sous son globe vermeil, nage la veilleuse.
charme mon dernier rêve moult alangui ce doux crépuscule...
riste! mourir si jeune, en une chambre tiède et silencieuse,
vec le bercement dans la fièvre du seul frisson de pendule.

Je te reconnais bien du fond de mon sommeil, chère visiteuse,
Chère figure aimée, et je sens ton chagrin qui se dissimule ;
Viens m'embrasser encor, me parler, car je souffre et ma tête brûl
Tu guérirais mon âme qui pourra rentrer dans la Nuit, heureus
Triste! mourir si jeune en une chambre tiède et silencieuse...

14 septembre 1891.

CHANSON D'AMOUR

Une chanson d'amour d'un autre temps,
Étant déclose en tièdes assonances,
Une chanson avec des robes blanches,
Des seins rosés et des rhythmes très lents.

Un troubadour en costume galant
Y chantera, d'une voix nonchalante,
Une chanson d'amour d'un autre temps,
Étant déclose en tièdes assonances.

Yeux endormeurs, corps sade, et l'esprit gent,
La Dame aura sur le front des guirlandes;
Levant sa jupe au-dessus de la jambe,
Ainsi soëve, ouïra souriante
Une chanson d'amour d'un autre temps.

HYMÉNÉES D'AUTOMNE

Le murmure dolent dans le soir des cyprès
Se change quelquefois en hymne d'hyménée,
Quand je suis avec Elle, et que la brise est née,
Triste, et nous fait penser aux morts qui sont si près.

Quand s'entr'ouvre l'écrin des sourires, après
La chanson des baisers lentement égrenée,
Le murmure dolent dans le soir des cyprès
Se change quelquefois en hymne d'hyménée.

Au cœur des Exilés ont fleuri les regrets
D'ici-bas... et je songe à la moisson glanée,
Quand se mêle sur la vieillesse de l'Année,
Au murmure confus tremblé sous les forêts
Le murmure dolent dans le soir des cyprès.

LES CYGNES BLANCS

Pour Albrecht Mendelssohn-Bartholdy

Les cygnes blancs s'en vont sur l'onde claire,
Deux à deux, comme les vierges aux Fêtes-Dieu.
Et les bambous géants confient au fleuve bleu :
« Ils se sont faits beaux pour nous plaire. »

Les nymphéas, pleins d'une jalouse colère,
Ont frissonné dans l'ombre en s'entr'ouvrant un peu :
Les cygnes blancs s'en vont sur l'onde claire,
Deux à deux, comme les vierges aux Fêtes-Dieu.

Et dans le tronc moussu de l'aune séculaire
On croirait entendre un mélancolique aveu
D'amour... Le soleil sombre en une mer de feu,
Et deux à deux, dans la brume crépusculaire,
Les cygnes blancs s'en vont sur l'onde claire.

Rheinfelden, 1890.

NOCTURNE

Le parc exhale sa mer-ancolie
Au clair de lune indolent et charmeur ;
Le vent de nuit élargit sa rumeur
Sous les grands pins où tremble l'ancolie ;

Et de sa voix mystique et qui supplie
Égrénant un lent rosaire endormeur,
Le parc exhale sa mer-ancolie
Au clair de lune indolent et charmeur.

Dans l'étang pâle d'opale polie
Le jet d'eau sanglote en un ton mineur,
— Plainte d'un ancien amour qui se meurt, —
Et plein d'aveux que le vent multiplie
Le parc exhale sa mer-ancolie.

LES LUTINS

Dans la tiède nuit, les joyeux lutins
Vont entrelaçant leurs danses légères;
Ils ont attiré les folles bergères,
Et dans les taillis cachent leurs butins.

Et rhythmant en chœur leurs baisers mutins,
En tirant la barbe aux vieilles mégères,
Dans la tiède nuit, les joyeux lutins
Vont entrelaçant leurs danses légères.

Au fond du ciel bleu, les astres lointains
Ont endormi leurs lueurs passagères :
On n'entend plus sous les hautes fougères,
Semant les bois de rires argentins,
Dans la tiède nuit les joyeux lutins.

FEUILLES MORTES

Quand viendra le froid automne
Les fleurs et les feuilles tomberont

WILLEM BILDERDIJK.

Le Parc est jonché de feuilles mortes
Aux teintes de rouille et de vieux ors ;
Nous allons emmi les arbres tors,
Aux rameaux courbés comme des portes.

« Je veux, ô Vent, que tu nous emportes
« Aux tièdes pays des Rêves morts... »
Le Parc est jonché de feuilles mortes
Aux teintes de rouille et de vieux ors.

Ainsi tomberont les Ames fortes,
Mais pour s'envoler en leurs essors
Aux pays meilleurs, aux meilleurs sorts. —
Les feuilles ont plu de toutes sortes,
Le Parc est jonché de feuilles mortes.

LE LAIT DES CHATS

Les chats trempent leur langue rose
Au bord des soucoupes de lait;
Les yeux fixés sur le soufflet,
Le chien bâille en songeant, morose.

Et tandis qu'il songe et repose
Près de la flamme au chaud reflet,
Les chats trempent leur langue rose
Au bord des soucoupes de lait.

Dans le salon, seul le feu glose;
Mère-grand dit son chapelet,
Suzanne dort sur un ourlet,
Et dans le lait, paupière close,
Les chats trempent leur langue rose.

Wadelaincourt, novembre 1891.

CLOCHES DES VEILLES DE PAQUES

O cloches, cloches du soir,
Qu'on sonne aux veilles de Pâques,
Cloches d'heur, cloches d'espoir,
Maintes fois j'allai m'asseoir
Sous les ramures opaques,
O cloches, cloches du soir,
Vous entendre vous douloir
En notes élégiaques ;
Je vous aimai sans vous voir,
O cloches, cloches du soir.

De quels pays parliez-vous,
O cloches mélancoliques,
Aux mélodieuses toux?
De l'Italie aux cieux doux,
De paisibles bucoliques,
De quels pays parliez-vous?
D'où vous en veniez-vous, d'où?
De lointaines basiliques
Dans les crépuscules roux?
De quels pays parliez-vous?

Vous me parliez des aimées,
Des amantes d'autrefois
Qui sous mes baisers pâmées
Couchaient leurs chairs parfumées
Dans le silence des bois;
Vous me parliez des aimées.

Le murmure des ramées,
De mousseline embrumées
Mélancolisant vos voix,
Vous me parliez des aimées.

Cloches, vous vous êtes tues,
Me laissant seul, affaibli
Des batailles combattues.
O Silence, tu me tues
Où je suis enseveli;
Cloches, vous vous êtes tues. —
Le lierre étreint les statues
Dans l'herbe folle abattues,
L'herbe triste de l'Oubli...
Cloches, vous vous êtes tues.

24 octobre 1892.



POUR CLORE CE LIVRE

POUR CLORE CE LIVRE

Il pleut tristement. La ville dans le gris somnole.
Voilà s'éloigner les feuilles mortes de l'Automne,
Qui s'en vont frôlant les marbres du parc monotone
De leur or très vieux, or chaste et doux d'ancienne étole.

Elle meurt, la Vie, en ce tourbillon qui s'envole :
Ainsi pleure un cygne au fond de la brume et frissonne.
Il pleut tristement. La ville dans le gris somnole.
Voilà s'éloigner les feuilles mortes de l'Automne.

S'en est-elle allée? où cela? celle qui console,
Celle à l'amour fort, la frêle à qui le temps pardonne?
Las! elle est passée et je m'esseule sans personne
Qui me fasse oublier l'Automne. — Douloureux symbole,
Il pleut tristement. La ville dans le gris somnole.

NOTULES

Quoiqu'on ait déjà dit beaucoup de l'assonance, j'ai cru peut-être utile de reproduire ici une courte étude naguères parue dans la « Marche de France » et qui servira de postface à une récente plaquette, « Fleurs de Neige » et à ce présent livre.

DE L'ASSONANCE

I

Aux saisons d'amour, en d'anciens printemps, l'invite d'un rossignol à de joyeux déduyts, sous les feuillées claires de rosée, perpétuée, — telle dut naître l'assonance. — Le chant, très lointain d'abord, se rapproche et se pose emmi les buissons voisins, plus net, aux modulations infiniment variées : la rime.

Ainsi voici la genèse : l'assonance engendre la rime

suffisante qui donne naissance à la rime *pleine;* il y a eu successivement identité dans le dernier mot du vers — du son de la voyelle tonique, de l'articulation finale et initiale.

Et comme exemple :

Telle était la chanson que soupiraient les roses
A l'heure où sur les champs soufflent les brises chaudes,
Où les chiens endormis au seuil des fermes closes
Rêvent obscurément en des poses moroses.

L'assonance certes produit sur l'oreille un effet moins sensible que la rime. — Au temps jadis, où l'on assonançait, il fallut, prétend-on, suppléer à la faiblesse des sons par leur répétition persistante ; ceci pour dessiner suffisamment la mesure. A mon avis il y a là une erreur. C'était uniquement par plaisir que les trouvères — dénotant ainsi un étrange manque de goût — jonglaient avec un même son, en des suites de vers indéfinies. La preuve en est qu'on trouve dans les chansons de geste — voire le roman de Pépin et de Berte — de longues laisses monorimes ; je dis *monorimes*. Ce fut donc une jouissance désintéressée et non la nécessité qui poussa les poètes à de telles fantaisies.

Mais si l'on songe que les histoires d'amour et de tournois — bourdonnées de la sorte — sont enclines à verser le sommeil; si l'on songe aux nuits de juin où, la chair

rose sous la chemise de samit mauve, les nobles dames d'antan prêtaient une chaste oreille aux récits des *Violeurs de Villanelles*,

Peut-être

Trouvera-t-on que le trouvere avait raison.

Car dans leur rêve, des naufs vermeilles par la mort du Soleil, aux cordages de soie, aux voiles pleines et blanches comme des seins, appareillaient vers la Cythere lointaine et bleue...

Par quelle aberration en vint-on a faire disparaitre l'assonance au profit de la rime? Oncque on le ne saura. Pardonne, Erato, à ceux-là qui furent fauteurs, s'ils ont cru agir pour le bien de l'Art.

Tout est-il que jusqu'à nos jours, sauf dans les chansons populaires, la rime seule demeure. Je dirai simplement qu'en ces derniers temps, Jean Moréas, le bon musicien; le raffiné poète des *Lassitudes*, Louis Dumur, sans oublier Verlaine dans quelques pièces liturgiques de *Bonheur*, Henri de Régnier, Francis Viélé-Griffin, Gustave Kahn et combien d'autres, ont tente de remettre en honneur l'assonance. Avec succès? Nous questionnons, au Futur de répondre.

Une objection souventefois s'est présentée à ceux qui tentèrent des résurrections — car on n'invente plus rien

ès matière rhythmique. — Pourquoi vouloir parfaire un instrument avec lequel les Poètes ont doté l'Art des plus belles œuvres de génie? pourquoi vous, chétifs flûtistes, éphèbes de la Décadence, répudier la Lyre qui dans les grands siècles chanta si merveilleusement toute la Beauté?

Puérile, l'objection.

Et pour, ceci :

L'Être universel se compose de deux principes : le moi humain et ce qui lui est extérieur. Cette dualité éternelle se retrouve, inconsciemment, chez les poètes de tous les temps.

Les uns ont voulu dire la vie des Choses : les poètes *objectifs;* d'autres ont analysé leur vie intérieure : les *subjectifs*. Ce sont actuellement les symbolistes (la toute ou presque toute jeunesse contemporaine), et les Parnassiens qui, quoi qu'on en ait dit, existent encore, luttent toujours et sont une force : ce livre magnifique des *Trophées* en est la preuve.

Donc, deux races de poètes, dont l'essence fondamentale est dissemblable. Mais empruntant à chacune d'elles ses éléments, surgit la conception — l'unique vraie à mon sens — du Poète : en son âme vibrent les reflets des choses du dehors, et cependant il leur communique sa vie à lui; lui seul est vraiment, entièrement poète, parce que seul il aura su donner l'idée de l'Être entrevu dans toute sa beauté.

Les Parnassiens furent logiques et ne firent, en l'œuvre, qu'appliquer leurs théories. Ils n'adornèrent leur chapelle que de vitraux aux couleurs somptueuses et violentes; étoles, surplis et chasubles n'en étincelèrent que d'or vif et les ostensoirs sur l'autel ne fulgurèrent jamais qu'aux feux d'un soleil pérennel; car, vers les heures de crépuscule, se closaient les grandes portes aux fidèles avides de mystère. Ceux, tels Leconte de Lisle, Mendès aussi et Silvestre, qui toujours ont gardé intact le culte de la Vénus ancienne, adorèrent uniquement les formes pleines et sans ombres, les contours nets, accusés de la sorte dure et rigide qui caractérise la statuaire grecque.

Répudiées donc les demi-teintes, les nuances crépusculaires, les musiques lointaines, — charme et génie de Verlaine; — bannies les chastes Aimées, immatérielles on dirait, dont le profil s'indécise en de froides brumes, d'un tel système d'art découlait nécessairement comme corollaire la rime riche et rare.

J'ai dit plus haut que l'Être, sous toutes ses faces, s'ouvre — champ d'espace infini — aux investigations du poète; j'ai montré que beaucoup, pour avoir volontairement clos d'une limite leur horizon, n'ont exprimé que la Beauté partielle et furent incomplets : Parnassiens et Symbolistes. Et j'arrive à cette conclusion — malgré moi, puisque en dehors de la question — qu'une œuvre ne peut être d'absolue beauté si l'âme n'y transparaît à travers la matière,

si la vie n'y aime et souffre sous la Forme : la Forme éternellement morne en dépit de sa splendeur, lorsqu'elle s'isole.

Donc le Poète *absolu* sera celui qui de son humanité animera la beauté inerte des Choses ; car la Forme ne sera jamais qu'un vêtement, lâche quelquefois, mais le plus souvent strict fiancé de l'Idée.

Évoqué quelque paysage aux yeux de l'artiste, vibrée la symphonie de songe à ses oreilles, ou surgie l'Idée pure en son cerveau, les procédés matériels — intuitivement — doivent être choisis; je dis intuitivement, car le travail *formel* que j'analyse ici est spontané chez le poète : sinon de la marqueterie.

Dans l'œuvre où prédomine la Forme, la Rime se présente immanquablement à l'esprit; elle affirme la clarté du vers, le rend plus net et le fixe en de précises limites; car ainsi qu'ailleurs je le déclarerai, en certains sujets — tels épiques, plastiques, où l'ampleur et la force sont nécessaires il — faut employer le vers à rhythme binaire, le vers dit d'airain, tour d'ivoire où, sous la porte, sentinelle casquée d'or et gemmée de rubis, veille la Rime. Fatalement, hélas! ces vers — l'habitude venue — se martellent avec une facilité combien déplorable, encore aggravée par la richesse de la rime : sonorités de cuivres éclatantes et belles, mais monotones.

D'un art autrement délicat et difficile, est la notation,

des paysages, des musiques et des états d'âmes un peu subtils. Le vers, qu'autre part nous avons vu coulé d'un seul jet, prend une complexité infinie, se moule absolument sur l'idée presque sublimée; le dessin du rhythme se voile, s'indécise. Et voici pâlement fleurir la palette aux seules teintes grises des assonances; les assonances, harmonies si lointaines qu'on dirait un frôlis de brise sur des ailes de séraphin. Car certes la Rime opulente qui évoque les chairs fastueuses des Rubens et les fesses d'angelots aux pourpres violentes, la Rime ici détonnerait étrangement dans les jardins de rêve où passent — tels des lys — les vierges d'Angelico, bleu pâle, au col flexible, et les grêles musiciennes des primitifs.

Dames d'automne aux mains fanées
(Retté)

qui descendent les escaliers de neige en effleurant les mandores de leurs doigts ivoire veiné d'azur.

Illimitée la variation des effets obtenus avec l'assonance; on en peut jouer comme d'un clavier de notes et de couleurs.

C'est d'abord presque la rime, comme *brèves* et *lèvres*; puis la résonance s'étouffe, il ne demeure plus qu'un vague écho altéré, ainsi: *pâle* et *femme*. Deux assonances

identiques par leur son fondamental se différencient au moyen de leurs harmoniques qui sont les articulations finales et initiales.

Aussi comprendra-t-on l'instrument précieux qu'est l'assonance pour le poète un peu raffiné, puisqu'il peut avec elle nuer ses rêves à l'infini pour les yeux ensemble et pour l'oreille.

Ainsi :

Et dans le soir on voit passer des formes grêles,
Leurs pas ne pèsent pas au sable fin des grèves :
Ames d'adolescents qu'aimèrent les Sirènes,
Et que tourmentent les angoisses éternelles.

En ce quatrain, on peut noter comment le son final du premier vers trouve dans les assonances des derniers un écho progressivement affaibli. Telles les assonances, telles es âmes — dans le soir — passent, s'éloignent et ne plane plus alors qu'un souvenir très pâle.

A titre de remarque ; de même que l'emploi — à l'intérieur du vers — de mots à désinences féminines, rend plus immatériel le rhythme, ainsi les assonances féminines sont préférables aux assonances masculines trop lourdes et d'un dur relief.

Au rondel qui suit — chaperon mi-partie blanc et rouge — s'entrelacent les assonances et les rimes :

Chanson d'Amour (C.f. p. 151).

II

En cet essai, j'ai tenté de prouver combien la rime, inapte à rendre certaines sensations d'une façon *adequate*, nécessite l'emploi de l'assonance finale. Quelques mots sont maintenant à dire au sujet des assonances *internes* du vers. Quelques mots, car Becq de Fouquières en a parlé si longuement — comme mathématicien, hélas! comme poète, non — que seules d'humbles glanes me restent dévolues.

Je ne saurais mieux faire que de lui emprunter sa définition de l'assonance — une des meilleures à mon gré : « *dans le vers, l'assonance sera donc la parité du son de la voyelle qu'offriront les syllabes rhythmiques d'un vers ou d'une suite de vers* ». Il ajoute qu'il existe également des assonances entre syllabes toniques et atones; le sujet se ramifie donc à l'infini.

Nicolas Despreaux, qui d'ailleurs était le plus parfait maroufle et le plus sot butor de son siècle, eut un jour une trouvaille de génie (l'attribuer à son tempérament bilieux) dans ce vers :

Aux Saumaises futurs préparer des tortures

En ce vers grinçant, se résume tout le caractère de Boi-

leau, caractère de mauvais rimeur envieux des vrais poètes, de plat aligneur de syllabes doué du seul grossier bon sens, caractère, en un mot, de châtré. En ce vers dont s'exacerbe la sensibilité, grimacent des figures de tortionnaires, s'évoquent des pointes sanglantes de pals, d'aigres sifflements de plomb fondu. Et cela provient simplement de l'habile disposition de deux voyelles labiales : les *u*.

Jusqu'à ces derniers temps, les critiques incompréhensifs et les fabricants de prosodie considéraient l'assonance à l'intérieur du vers comme une discordance, et dans tous les cas comme un grave défaut. Actuellement, au contraire, on la tient pour ce qu'elle est, c'est-à-dire pour un des moyens d'expression de la pensée les plus parfaits.

En effet, je peux répéter exactement — de l'assonance *interne* — ce que j'ai dit de l'assonance *finale*, savoir : qu'au moyen des combinaisons d'assonances il n'est pas une sensation, pas un sentiment, pas une idée qu'on ne puisse rendre dans ses nuances les plus délicates.

L'analyse subtile que Becq de Fouquières dans son *Traité de versification française* a fait des vers magnifiques de Racine :

Ariane ma sœur, de quelle amour blessée,
Vous mourûtes aux bords où vous fûtes laissée.

donnera mieux que toutes mes gloses l'idée exacte de ce qu'est l'assonance et l'allitération.

III

Car ayant parlé des phénomènes d'assonance, je ne dois pas laisser de côté ceux d'allitération, — intimement liés aux premiers. — Les mots étant composés de consonnes et de voyelles, il s'avère que par un habile usage des consonnes on accroîtra le plaisir musical des vers comme on fait avec l'assonance. Fut jadis proscrite l'allitération (succession des mêmes consonnes dans une suite de mots) comme principe destructeur de l'harmonie. Racine en usa cependant et fréquemment; Wagner en fit un merveilleux emploi. J'ai remarqué dans la *Walküre* des séries d'une douzaine de vers où les mots presque tous commencent par des *h*. Le rôle de Hunding en particulier se scande ainsi farouchement : on dirait d'un bûcheron énorme ahanant au fond d'une forêt sonore. Ailleurs elle fut admise en tant qu'harmonie imitative : de cette représentation des sensations physiques à *l'elucidation sensorielle de l'Idée* (telle on comprend aujourd'hui l'allitération) il n'y avait qu'un pas On le fit. Et désormais l'allitération vient en aide à l'assonance pour modifier, étendre, ou compléter l'Idée.

Je prends un exemple chez un poète où l'art de la musique du verbe est poussée jusqu'à la magie, Stuart Merril :

La vieille volupté de rêver à la mort
A l'entour de la mare endort l'âme des choses.

Comme la phrase s'alanguit dans ces deux vers, jusqu'à en mourir, et chante l'ondulation des vagues d'étang qui déferlent silencieusement vers les berges (redoublement des *l*); comme se balancent et palpitent les ramées frôlées d'ailes d'oiseaux (les trois *v* du premier vers), et soudain dans le lointain éclate la fanfare sombre des cors (*dort*, *mort*) et se prolonge la plainte altière et virginale d'une qui se meurt d'avoir été chaste. Et tout bruit s'étouffe (*choses*).

Citons encore le vers merveilleux d'Adolphe Retté :

La câlinante cantilène monotone

L'étudie le lecteur pour son plaisir.

Et maintenant peut-être quelque vieux classique murmurera-t-il, ayant lu ces notules et ce livre : Qu'on nous rende Corneille !

Mon Dieu ! cher monsieur, nous ne sommes plus au XVIIe siècle, nous sommes en pleine Décadence, et je le dis avec fierté, car si les poètes d'aujourd'hui n'ont plus les grandes âmes des poètes d'autrefois, du moins ont-ils la noblesse de s'être — loin de l'odieux troupeau — cloîtrés dans l'orgueil de leur Rêve.

C. G.

TABLE

SESTINES

BALLADES

VILLANELLES

RONDEAUX

RONDELS

Paris. — Typ. Chamerot et Renouard, 19, rue des Saints-Pères. — 30655.



